



Le Tibet — De l'Empire à nos jours (1re partie)

Felix Abt a passé plusieurs semaines à parcourir le Tibet, en Chine. Cette première partie retrace son histoire, depuis l'empire tibétain du VIIe siècle jusqu'à nos jours.

Felix Abt

sam. 30 mai 2026 12 min de lecture

Loin de la capitale, au cœur d'une campagne isolée, une Tibétaine nous a invités, mes amis vietnamiens et moi, chez elle. Elle vit avec trois maris et est mère de cinq enfants. Ses enfants grandissent dans un environnement bilingue, apprenant à l'école à la fois le mandarin — la langue nationale — et leur langue maternelle, le tibétain. Cette famille, comme la plupart dans la région, préserve fièrement son héritage religieux et culturel.

Pour quiconque a grandi avec les médias occidentaux, cette scène peut paraître surprenante, compte tenu du discours largement répandu selon lequel la Chine réprime la culture tibétaine. Mais avant d'explorer cette contradiction, revenons au tout début et examinons l'histoire du Tibet, connu en Chine sous le nom de Xizang.

Les débuts de l'histoire : l'Empire tibétain (Tubo)

Songtsen Gampo fonda l'Empire tibétain et régna en tant que premier roi du Tubo au VII^e siècle (vers 618-649 de notre ère). Sous son règne, l'Empire connut une expansion considérable. On lui attribue également l'introduction du bouddhisme au Tibet et l'établissement des premières relations diplomatiques avec la Chine et le Népal.

Songtsen Gampo envoya des émissaires à la cour des Tang pour demander une alliance matrimoniale. L'empereur Taizong refusa dans un premier temps, et ce n'est qu'après des négociations qu'il accepta d'envoyer une jeune noble — la princesse Wencheng — pour l'épouser. Elle devint reine du Tibet grâce à ce mariage politique et devint plus tard une figure légendaire et culturellement importante dans l'histoire tant chinoise que tibétaine. Son rôle d'épouse « heqin » (pacificatrice) reflétait une stratégie diplomatique confucéenne classique visant à maintenir l'harmonie par le biais d'alliances matrimoniales et de l'influence culturelle plutôt que par la force militaire.



Portrait de la princesse Wencheng

En tant que noble éduquée dans la tradition confucéenne, Wencheng avait été élevée dans la conviction que le devoir premier d'un souverain est le bien-être du peuple. Cela se reflète dans les dons qu'elle apporta au Tibet : techniques agricoles, tissage, connaissances médicales, sutras bouddhistes, statues et moines. Elle combina les outils pratiques du confucianisme avec la compassion bouddhiste pour répondre à la fois aux besoins matériels et aux préoccupations spirituelles. La princesse Wencheng vécut au Tubo pendant près de 40 ans, survécut à son mari et resta au Tibet par solidarité avec son peuple, exerçant une influence culturelle durable.

L'ère de la fragmentation (IXe-Xe siècles)

L'effondrement du puissant Empire tibétain ne s'est pas produit du jour au lendemain, mais l'assassinat de l'empereur Langdarma en 842 a porté le coup de grâce. En l'absence d'héritier désigné, ses fils se sont lancés dans une guerre civile brutale qui a mis fin à des siècles de pouvoir impérial centralisé. L'Empire tibétain se fragmenta en une mosaïque chaotique de royaumes régionaux, de fiefs de seigneurs de guerre et de clans rivaux. L'autorité centrale disparut de fait. Le bouddhisme organisé entra dans une période de déclin, les monastères soutenus par

l'État étant abandonnés et les ordinations monastiques cessant — bien que la foi ait survécu en marge, en particulier en Amdo et dans la région occidentale reculée du Ngari.

La renaissance bouddhiste (Xe–XIIIe siècles)

À la fin du Xe siècle, le Tibet commença à sortir de sa période sombre. Ce redressement fut déclenché par une profonde renaissance culturelle et religieuse connue sous le nom de Chidar, ou « diffusion tardive » du bouddhisme. Contrairement à la première vague, qui s'appuyait sur des décrets royaux, cette résurgence fut un mouvement populaire mené par des érudits et des traducteurs intrépides qui bravèrent des cols de montagne périlleux pour échanger de l'or contre des textes sacrés.

Un catalyseur déterminant se produisit en 1042, lorsque le vénérable maître indien Atisha Dipamkara Shrijnana arriva dans l'ouest du Tibet. Son texte fondateur, *La Lampe sur le chemin de l'illumination*, établit une nouvelle norme rigoureuse qui ancrera la vision du monde bouddhiste tibétain pour les siècles à venir. Cette renaissance intellectuelle donna naissance à quatre grandes écoles : la Nyingma, la Kadam, la Kagyu et la Sakya — chacune s'articulant autour de maîtres charismatiques, de lignées tantriques spécifiques et de vastes projets de traduction.

À mesure que ces traditions se développaient, les monastères passèrent rapidement du statut d'ermitages isolés à celui de vastes complexes fortifiés. L'effondrement de l'ancienne monarchie centralisée ayant créé un vide politique sur tout le plateau, ces institutions monastiques s'en emparèrent rapidement, fort de vastes bibliothèques, de terres agricoles et de réseaux de mécènes en pleine expansion. Elles devinrent les principaux centres de richesse, d'éducation et de gouvernance régionale, jetant les bases d'un système où le pouvoir spirituel et le pouvoir séculier étaient inextricablement liés.

Influence mongole et hégémonie Sakya (XIIIe–XIVe siècles)

Alors que l'Empire mongol s'étendait à travers l'Eurasie au XIIIe siècle, le Tibet fut confronté à la menace d'une invasion et de la destruction. Plutôt que de résister militairement, les dirigeants tibétains optèrent pour une diplomatie pragmatique. En 1247, le maître sakya Sakya Pandita se rendit à la cour mongole, établissant une relation unique de Cho-Yon, ou « prêtre-mécène ». Les lamas tibétains apportaient une légitimité spirituelle et des conseils religieux aux souverains mongols ; en

échange, les khans offraient une protection militaire et un soutien politique. Lorsque Kubilai Khan fonda la dynastie Yuan, il nomma Phagpa à la tête des autorités religieuses et administratives du Tibet — le premier degré d'unification politique que le plateau ait connu depuis la chute de l'empire.

Essor des grandes écoles bouddhistes (XIVe-XVIe siècles)

Le déclin de la dynastie Yuan au milieu du XIVe siècle brisa la fragile unité politique du Tibet, replongeant le plateau dans ses divisions. Des dynasties tibétaines rivales — les Phagmodrupa, les Rinpungpa et les Tsangpa — se disputèrent la suprématie, chacune s'alignant sur une école bouddhiste concurrente. Pendant près de trois siècles, l'histoire du Tibet fut marquée par d'intenses rivalités sectaires et régionales, en particulier entre les factions Kagyu et Sakya.

De cette instabilité chaotique est né l'un des mouvements intellectuels les plus transformateurs de l'histoire tibétaine. Le savant Jé Tsongkhapa (1357–1419) fonda la tradition Guéloug, communément appelée l'école des « Chapeaux jaunes », et imposa un retour strict au célibat et à l'éthique monastique, associé à un débat philosophique rigoureux. L'école Guéloug a fondé trois universités monastiques légendaires près de Lhassa — Ganden, Séra et Drépoung — connues collectivement sous le nom des « Trois Grands Sièges », qui ont attiré des milliers de moines de tout le plateau.

L'avènement de la théocratie du Dalaï-Lama (XVIe-XVIIe siècles)

La lignée qui allait redessiner le destin du plateau a vu le jour à la suite d'une rencontre historique en 1578. Sonam Gyatso, brillant maître de l'école Gelug en pleine expansion, se rendit en voyage pour rencontrer le souverain mongol tümed Altan Khan, qui lui conféra le titre de « Dalaï » — mot mongol signifiant « océan », symbolisant un esprit d'une sagesse infinie. Sonam Gyatso appliqua ce titre rétroactivement à ses deux incarnations précédentes, inaugurant ainsi officiellement la lignée des Dalaï-Lamas.

Le véritable tournant géopolitique survint avec Ngawang Lobsang Gyatso, le « Grand 5e » Dalaï-Lama (1617–1682). Engagé dans une guerre civile acharnée contre le roi de Tsang, soutenu par les Kagyu, il forgea une alliance militaire avec le chef mongol oïrat Gushri Khan, dont la cavalerie écrasa les factions rivales. En 1642, Gushri Khan remit le contrôle souverain du plateau au « Grand 5e », élevant le

Dalaï-Lama au double rôle de souverain spirituel et temporel. Pour institutionnaliser cette nouvelle réalité, le 5^e Dalaï-Lama établit le Ganden Phodrang — un gouvernement théocratique centralisé — et commença la construction du palais du Potala, conçu pour s'imposer comme une manifestation architecturale de l'autorité suprême.

Influence de la dynastie Qing (XVIIIe-XIXe siècles)

La souveraineté absolue acquise par le Grand 5^e Dalaï-Lama s'avéra de courte durée. Au début du XVIII^e siècle, le Tibet fut à nouveau plongé dans la crise en raison de successions chaotiques, d'assassinats politiques et d'invasions extérieures dévastatrices. Après que les Mongols Dzungars eurent mis Lhassa à sac, puis que le royaume népalais des Gurkhas eut pillé les principaux monastères, les dirigeants tibétains se tournèrent vers l'Empire Qing, dirigé par les Mandchous, pour obtenir une aide militaire. Les Qing lancèrent des contre-offensives couronnées de succès et imposèrent une autorité impériale sans précédent sur le plateau.

La cour Qing installa deux résidents impériaux — appelés Ambans — directement à Lhassa, soutenus par une garnison militaire permanente. À la suite de la guerre contre les Gurkhas, l'empereur Qianlong décréta en 1793 le système de l'urne d'or, une loterie destinée à sélectionner les réincarnations de haut rang sous l'œil vigilant des Ambans. Pourtant, cette emprise impériale avait ses limites : si les Qing maintenaient une main de fer sur les affaires géopolitiques et symboliques, les rouages internes du Tibet — ses domaines monastiques, la perception des impôts, les codes juridiques et l'administration civile — restaient en grande partie sous le contrôle indépendant du gouvernement du Ganden Phodrang et de la noblesse tibétaine bien établie.

La période d'indépendance (1912–1950)

Le paysage géopolitique a radicalement changé en 1911 lorsque la révolution Xinhai a renversé la dynastie Qing, brisant l'emprise impériale de Pékin sur le plateau. Le 13^e Dalaï-Lama a agi avec détermination pour récupérer la souveraineté totale, orchestrant l'expulsion de toutes les troupes Qing restantes et des Amban de la capitale. Le 13 février 1913, il publia une proclamation historique déclarant le Tibet nation pleinement indépendante, dissolvant officiellement la relation historique de suzeraineté entre la cour chinoise et le Tibet.

Pendant les trente-huit années qui suivirent, le Tibet fonctionna avec la pleine autonomie d'une nation souveraine. Le gouvernement de Lhassa délivrait des passeports, frappait sa propre monnaie, gérait un service postal national, entretenait une petite armée permanente et hissait son drapeau au lion des neiges. Cependant, cette indépendance durement acquise reposait sur un terrain géopolitique instable, aucune grande puissance étrangère n'offrant de reconnaissance diplomatique officielle. Les élites monastiques, puissantes et conservatrices, s'opposèrent farouchement à la modernisation et aux alliances étrangères, craignant que celles-ci ne diluent les valeurs bouddhistes traditionnelles et ne les privent de leurs privilèges. Plutôt que de nouer des liens internationaux essentiels, le Tibet se replia sur lui-même, se laissant exposé et profondément vulnérable.

Intégration à la République populaire de Chine (1950–1959)

La création de la République populaire de Chine en 1949 bouleversa fondamentalement l'ordre régional. En octobre 1950, l'Armée populaire de libération traversa le fleuve Jinsha et battit les forces tibétaines à Chamdo. En 1951, une délégation tibétaine à Pékin signa l'Accord en 17 points, qui officialisait l'intégration du Tibet à la République populaire de Chine tout en promettant de préserver son système traditionnel, la position du Dalaï-Lama et les libertés religieuses.

Les tensions s'intensifièrent rapidement. Les réformes agraires et le démantèlement du système de servage provoquèrent une résistance, et un conflit armé — soutenu par des acteurs extérieurs, en particulier la CIA — éclata. Le soulèvement de Lhassa fut finalement réprimé. Au milieu du chaos, le 14^e Dalaï-Lama, accompagné de milliers de fidèles, s'enfuit à travers l'Himalaya vers l'Inde.

Le Tibet de 1959 à nos jours

Le paysage géopolitique a été bouleversé de manière irréversible après le soulèvement de 1959. Le gouvernement traditionnel tibétain, vieux de plusieurs siècles, a été dissous, ouvrant la voie à la création officielle de la Région autonome du Tibet en 1965. Cette restructuration a profondément bouleversé la hiérarchie sociale de la région : les anciens serfs ont été légalement reconnus comme citoyens chinois et ont été invités, pour la première fois de l'histoire, à voter.

Pendant la Révolution culturelle (1966-1976), les monastères, les textes et les objets religieux à travers tout le plateau ont été endommagés ou détruits, comme cela s'est produit dans toute la Chine. Dans l'ère post-Mao, l'État chinois a entrepris des efforts de restauration à grande échelle et a investi massivement dans les infrastructures et le développement. L'ouverture de la ligne ferroviaire Qinghai-Tibet en 2006 a définitivement relié Lhassa au réseau ferroviaire national chinois, accélérant la croissance économique, l'urbanisation et le tourisme.

Aujourd'hui, le Tibet reste au cœur du débat géopolitique international. Le gouvernement chinois met l'accent sur l'amélioration du niveau de vie, l'accès aux soins de santé, la réduction de la pauvreté et la préservation du patrimoine culturel — notamment à travers des projets de restauration de sites tels que le palais du Potala.

La splendeur des Dalai-lamas et les difficultés des Tibétains ordinaires

Le fait que le palais du Potala — ancienne résidence d'hiver de plusieurs des quatorze Dalai-Lamas — soit entretenu avec un soin si méticuleux, et figure même en motif principal sur le billet de 50 yuans, peut surprendre les détracteurs de la Chine. Ce qui m'a surpris, cependant, ce sont les trésors en or valant des milliards qui brillent entre ses murs. Le spectacle est à couper le souffle.



Félix Abt devant le palais du Potala, tenant un billet de 50 yuans sur lequel figure le palais.

Pourtant, une ombre vient assombrir le cœur. Les images du musée d'histoire restent bien trop vivaces : des serfs aux pieds nus dont la vie, dans un froid implacable, ne comptait pour rien. Ces êtres humains pouvaient être achetés, vendus, humiliés au bon vouloir de leurs maîtres. Entre l'or sacré et la souffrance de ces hommes s'ouvre un gouffre presque insupportable à contempler. Selon les sources, l'émergence de ce système féodal remonte au Xe au XVIIe siècle. Sa classification reste très controversée parmi les historiens chinois, les universitaires occidentaux et les groupes d'exilés tibétains.

— — —
→ À suivre : *Le Tibet — Quotidien, foi et culture (2e partie)*
— — —

Felix Abt est un entrepreneur et écrivain suisse qui a vécu et travaillé dans certaines des régions les plus complexes du monde, notamment en Afrique, au Moyen-Orient, en Corée du Nord et au Vietnam. Il publie régulièrement sur son blog Substack des articles consacrés à la géopolitique, au développement et au fossé entre les discours occidentaux et les réalités sur le terrain, et diffuse des récits de voyage sur sa chaîne YouTube « Lixplore ».

ÉTIQUETTES DE L'ARTICLE:

Série d'articles Chine Princesse Wencheng